

Lecture de Joseph Gazengel :

"Être sans destin" d'Imre Kertész

10/18. 366 p.

Je viens de lire "Être sans destin" d'une seule traite. Jusqu'à une heure du matin.

La mémoire d'Imre Kertész nous restitue - avec une précision quasi hallucinatoire - l'exacte description de sa vie de très jeune adolescent de quinze ans à Auschwitz.

I. Kertész déteste toute emphase. Il n'est que d'entendre son agacement quand on veut lui faire décrire "l'horreur des camps", leur caractère "infernale".

Non, pas d'adjectifs pompeux, pas d'hyperbole, au plus près de la vérité nue : c'est ainsi que s'organise son récit. C'est son quotidien qu'il nous restitue, à nous lecteurs haletants d'un texte à l'organisation rigoureuse et cependant aussi prenant qu'un très bon roman.

Pour mieux déconcerter toute récupération claironnante de ce qu'il a vécu, il nous glisse pour finir: "Oui, c'est de cela, du bonheur des camps de concentration, que je devrais parler la prochaine fois, quand on me posera des questions."

Le plus extraordinaire de ce livre, c'est que son auteur entend, avec une extrême fermeté, être reconnu comme sujet de sa propre histoire, comme acteur de sa vie à Auschwitz. Le rôle de victime passive à qui il serait "arrivé" quelque chose, lui déplait souverainement. C'est lui, nous dit-il, et il y tient, qui a fait les pas qu'il fallait pour cheminer dans la colonne d'hommes et de femmes qui allaient vers un tri rapide entre la chambre à gaz et "encore une chance".

Il entend continuer son chemin sans rien oublier, sans rien renier de sa vie concentrationnaire ni de ses propres pas :

"...je les suppliais presque d'essayer d'admettre que je ne pouvais pas avaler cette fichue amertume de n'être rien qu'un innocent."